

Djam

de Tony Gatlif

Avec Daphné Patakia, Maryne Cayon, Simon Abkarian

France/Turquie/Grèce

9 août 2017 – 1 h 37



Mardi 21 novembre 2017 à 20 h

**Séance unique dans le cadre du
Festival des Solidarités
en partenariat avec
le Forum des Solidarités**

**en présence de membres du
Collectif Monnier**

Tony Gatlif est né d'un père kabyle et d'une mère gitane. Après une enfance à Alger, Tony Gatlif arrive en France en 1960 durant la Guerre d'Algérie. S'ensuit un parcours difficile et éclaté, qui ira de la maison de redressement à une rencontre avec l'acteur Michel Simon en 1966, en passant par des cours d'art dramatique. Il joue alors dans des pièces de théâtre puis réalise son premier film en 1975, *La Tête en ruine*.

À partir de 1981, il aborde le thème qu'il approfondira de film en film : les Roms du monde entier, dont il devient à bien des égards le chantre, séduit par une communauté en mouvement et par un univers sonore et musical d'une très grande richesse et d'une grande diversité. Cependant, manifestement étranger à l'idée d'un rattachement exclusif à une communauté, Tony Gatlif se définit lui-même comme un méditerranéen.

En 2014, le festival International du film *Entrevues* à Belfort lui a consacré une rétrospective.

***Djam* : ébauche d'odyssée musicale en Méditerranée**

Tony Gatlif lance deux jeunes filles sur les terres du rebetiko grec avec pour feuille de route un scénario lacunaire.

Au fil des ans, la géographie musicale européenne de Tony Gatlif se rapproche de l'exhaustivité. Après le flamenco, les musiques roms, le raï, les musiques soufies, voici le rebetiko grec. Tourné entre l'île de Lesbos, Istanbul, la Turquie d'Europe et la Grèce continentale, *Djam* ne pouvait pas être seulement un documentaire musical. Il fallait que Tony Gatlif évoque les tragédies passées et présentes de ces territoires, les massacres et mouvements de population liés à la dissolution de l'empire ottoman, la dictature des colonels grecs et la grande migration contemporaine.

C'est beaucoup pour un seul film, et il aurait fallu une charpente plus solide que l'ébauche de scénario qui lui sert de feuille de route. *Djam* (Daphné Patakia) est chargée par son vieux loup de mer d'oncle (Simon Abkarian) d'aller chercher à Istanbul une pièce pour le moteur de son vieux rafiote. En chemin, la belle jeune femme croise le chemin d'une Française boudeuse (Maryne Cayon), sans doute censée incarner le désarroi de la jeunesse de notre pays.

Chaque personnage croisé – un gamin turc un peu filou, un Grec poussé au désespoir par les banques – est planté comme un panneau indicateur, pendant que Tony Gatlif filme ses jeunes actrices avec ou sans vêtements, sans que le scénario justifie toujours ces variations.

Thomas Sotinel – *Le Monde* – 8 août 2017

Deux filles sans toit ni loi sur la route des migrants

Tony Gatlif continue d'explorer dans un road-movie inspiré par le rébétiko, musique traditionnelle grecque et turque.

Djam est libre, brusque, imprévisible. Elle parle toute seule, ne porte jamais de culotte et danse jusqu'à s'étourdir sur des sons qui n'existent que dans sa tête. Fille d'une chanteuse de rébétiko, morte en exil en France, elle a reçu en héritage cette musique traditionnelle à la fois grecque et turque, née dans les bas-fonds d'Athènes et de Thessalonique et diffusée dans les îles par les Grecs chassés de Turquie. Djam vit à Lesbos, l'île désormais hérissée de grillages où, ces dernières années, des centaines de migrants ont tenté d'accoster. Quand Kakourgos, le compagnon de sa mère, lui demande de partir en Turquie pour faire réparer la bielle de son antique bateau, elle embarque sur un ferry avec, dans son sac à dos, un baglama, l'instrument qu'elle ne quitte jamais.

C'est le début d'un road-movie comme les aime Tony Gatlif, cinéaste de l'errance, de la révolte et de la mélancolie. A Istanbul, Djam croise Avril, une Française paumée, venue faire du bénévolat à la frontière syrienne. Sans argent, ne parlant que le français, elle s'accroche à Djam. Les deux jeunes femmes sans toit ni loi entament le périple buissonnier qui va les ramener à Mytilène, la capitale de Lesbos. Entre disputes et fous rires arrosés à l'Ouzo, elles traversent à pied une Grèce rurale et déserte, ravagée par la crise, celle qu'on ne voit jamais sur les cartes postales. Leur route suit celle des migrants qui marchent d'Istanbul à Erdine, dont on repère à chaque étape les traces fantomatiques : un graffiti, un brasier éteint sur une voie ferrée, des barques éventrées et des montagnes de gilets de sauvetage échoués sur la plage de Lesbos. Foutraque et généreux, peuplé de rencontres brèves et improbables, *Djam* est le film de tous les exils. Celui de ces Syriens invisibles et celui des Grecs appauvris, asphyxiés par les banques. Ceux, plus anciens des Algériens et des boat people. Les villages sont déserts, les gares fermées à cause de la grève générale. Le pays a froid et vit au ralenti. Reste le rébétiko, chant réconfortant et subversif, interdit en Grèce par le régime des colonels.

« Il faut pisser sur la tombe de ceux qui interdisent la musique et la liberté » dit Djam en urinant sur la tombe de son grand-père, policier au service des fascistes. Comédienne grecque élevée en Belgique, Daphné Patakia est la révélation du film. Garçonne et féminine, elle chante, joue du baglama, quitte ses habits d'homme pour un costume de danseuse du ventre. Face à elle, Maryne Cayon prête son visage hors du temps et son corps miniature à Avril, post-adolescente fascinée par l'indépendance de Djam.

Musique orientale et occidentale, le rébétiko porte le partage et le mélange des cultures, auquel est si attaché Tony Gatlif. « Qu'est-ce que ça peut te faire d'où je viens ? » disent les paroles d'une chanson. Djam est grecque et parle français. Avril a la banlieue pour seule origine et se laisse happer par la culture grecque. Capitaine d'un rafiote longtemps resté à quai, Kakourgos porte sur son visage toutes les douleurs des déracinés. Dépouillé de ses biens, il prendra la mer avec d'autres naufragés de la crise, en route vers la liberté. A Lesbos, l'un de ses vieux amis se nomme Odysseus, ce n'est sûrement pas un hasard.

Sophie Joubert – *l'Humanité* – 9 août 2017.

Prochaines séances :

Dans un recoin de ce monde (Animation) :

jeudi 23 novembre 18h30, dimanche 26 novembre 19h, lundi 27 novembre 14h, mardi 28 novembre 20h -

Carte d'adhésion valable de septembre 2017 à août 2018

Adhérer, c'est soutenir l'association

Plein tarif 18€ / Tarif réduit 9€ * * Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi

Bénéficiaire de tarifs sur les séances :

Embobiné 6€ Normales 6,50€

(hors week-ends et jours fériés)